Document généré le 11 oct. 2024 22:43

Bulletin d'histoire politique

Mario Cardinal, *Pourquoi j'ai fondé* Le Devoir. *Henri Bourassa et son temps*, Montréal, Libre Expression, 2010, 396 p.

Michel Sarra-Bournet

Volume 21, numéro 1, automne 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1011712ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1011712ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Sarra-Bournet, M. (2012). Compte rendu de [Mario Cardinal, *Pourquoi j'ai fondé* Le Devoir. *Henri Bourassa et son temps*, Montréal, Libre Expression, 2010, 396 p.] *Bulletin d'histoire politique*, *21*(1), 269–272. https://doi.org/10.7202/1011712ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Recension

Mario Cardinal, *Pourquoi j'ai fondé* Le Devoir. *Henri Bourassa et son temps*, Montréal, Libre Expression, 2010, 396 p.

Michel Sarra-Bournet
Chargé de cours en histoire et en science politique
Université du Québec à Montréal et Université de Montréal

Journaliste au *Devoir*, au *Soleil*, à *Maclean's* et à Radio-Canada, Mario Cardinal est retourné aux sources du métier qu'il a exercé pendant près de 50 ans, soit la fondation en 1910 du grand quotidien indépendant Montréal. Il s'y attaque en cernant les motivations de son fondateur, Henri Bourassa (1868-1952), journaliste, politicien, mais surtout homme de principes, qui veillait au respect de ses valeurs religieuses, morales et nationalistes et qu'il décrit comme « un incorruptible qui s'est battu pour un Canada indépendant au péril de ses amitiés » (p. 11), notamment celle de Wilfrid Laurier.

L'intérêt de l'auteur pour l'histoire du Québec et du Canada est bien connu. Jeune retraité, il a été le rédacteur en chef de la série *Le Canada, une histoire populaire*. Il a aussi publié des livres sur l'Union nationale, Paul Gérin-Lajoie et le référendum de 1995. Mais le présent ouvrage lui a procuré un plaisir particulier car il lui a permis, écrit-il, d'effectuer un « pèlerinage dans mes nostalgies » (p. 9).

Cardinal se défend d'avoir réalisé une biographie historique, parce que son livre ne couvre que la vie active de Bourassa jusqu'à 1932 et qu'il estime n'avoir pas suffisamment traité de certains sujets ou d'en avoir carrément omis d'autres. Pire à ses yeux, il s'avoue coupable d'avoir « ajouté » certains passages. En effet, empruntant aux techniques d'écriture du roman historique, il invente des dialogues à partir d'écrits ou de discours du grand homme. Mais ces fautes avouées sont bien rapidement pardonnées, tant l'ouvrage y gagne en réalisme.

La première partie du livre se concentre sur l'homme, et traite d'abord de la jeunesse et la famille immédiate d'Henri Bourassa. Son père, Napoléon Bourassa, était un peintre et décorateur originaire du village de L'Acadie. C'est en visitant son frère Auguste-Médard Bourassa, o. m. i., installé en Outaouais, que Napoléon avait rencontré Marie-Azélie Papineau, fille de Louis-Joseph, seigneur de la Petite-Nation, qui faillit lui refuser sa main. Mais l'union eut lieu et produisit cinq enfants, dont Henri fut le dernier.

Dès les premiers chapitres, plusieurs traits du personnage sont bien définis. On est notamment à même d'apprécier le legs de son père, l'esprit d'indépendance et le goût de l'absolu, et celui de sa mère, qui tendait au scrupule religieux. Cette dernière, dont la santé était fragile, succomba alors qu'Henri n'avait que sept mois. L'influence religieuse fut donc relayée par sa tante Ézilda qui lui inculqua le culte de Mgr Bourget mais aussi, curieusement, la haine des conservateurs ! D'ailleurs, l'affaire Riel battit son plein lorsqu'il n'avait que 18 ans. Et elle le marqua profondément.

En 1886, Bourassa retourna à Montebello, où sa famille allait plus rarement depuis la mort de Papineau quinze ans auparavant. Il s'occupa de la succession de son grand-père, travailla la terre de son père, et lut beaucoup, du Louis Veuillot notamment. En 1890, il fut élu maire à 21 ans puis, en 1892, il acheta un journal franco-ontarien, l'*Interprète*, qu'il rapatria au Québec et réussit à exploiter quelques années. L'essentiel de sa formation, largement autodidacte, était alors complète.

Bien qu'il ait eu l'occasion de prouver ses talents politiques au niveau municipal et comme orateur en appui à d'autres candidats, « le meilleur orateur de sa génération » selon l'auteur (p. 75), la carrière de Bourassa prit son véritable envol avec son élection comme député fédéral libéral de Labelle en 1896. L'homme public prit néanmoins le temps d'épouser, en 1905, une lointaine cousine, Joséphine Papineau, qui lui donnera huit enfants. La chronique des premières années du XXe siècle reconstitue bien ce que pouvait être le quotidien de Bourassa.

La deuxième partie de l'ouvrage couvre essentiellement les années 1910, les premières du quotidien *Le Devoir*. Au cœur de l'entreprise, une volonté d'indépendance par rapport aux partis politiques et à leurs amis fortunés. Ainsi se posera dès le départ le problème du financement, qui hantera l'institution pendant près d'un siècle. Ici, ce sont les moments cruciaux de la naissance du journal qui sont illustrés à l'aide de conversations fictives avec d'autres intellectuels hors du commun, Olivar Asselin, qui y fera un bref passage, mais le plus souvent avec son fidèle collaborateur de toutes ces années, Omer Héroux. On n'y manque pas d'éclairer le rôle de Bourassa auprès de la Ligue nationaliste dont il fut l'inspirateur sans en être le fondateur, et son implication dans l'élection de 1911, lorsqu'il

appuya la candidature de conservateurs-nationalistes, ce qui fit perdre plusieurs sièges aux libéraux de Laurier. Bourassa prouva à répétition qu'il n'était pas homme de partis, mais ses volte-face lui occasionnèrent bien des soucis financiers, mais ne suffiront pas à entamer son intégrité. Pendant la Grande Guerre, il eut toutefois du mal à expliquer sa position nuancée et parfois changeante, ce qui lui amena bien des inimitiés.

La troisième partie du livre rompt le récit chronologique. En dix chapitres, Cardinal reprend les grands axes de la pensée de Bourassa, à travers les plus importants combats de sa carrière politique. Le changement de rythme peut déstabiliser le lecteur dans un premier temps, mais on voit rapidement l'avantage de regrouper au sein de chapitres distincts les thèmes qui furent les idées-forces de la carrière du personnage plutôt que d'en faire des mentions éparses. Le choix entre le chronologique et le thématique est un dilemme toujours présent en histoire. Chaque auteur a sa manière propre de résoudre l'équation en évitant le plus possible les répétitions. Ici, l'auteur y parvient très bien.

Toutefois, est-ce par inattention qu'en quelques pages (p. 198-200), il cite trois fois Laurier qui affirme que « lorsque la Grande-Bretagne est en guerre, le Canada l'est également » ? Ou ne serait-ce pas plutôt parce qu'il s'agit d'une des problématiques centrales des luttes de Bourassa ? « L'impérialisme consiste, pour nous, à tout donner et à ne rien recevoir » (p. 211), avait-il déclaré en 1902 devant la Chambre des Communes. Cet engagement anti-impérialiste de Bourassa était intimement lié à sa défense d'une idée binationale de la patrie, que les événements de l'époque battaient en brèche. Les droits scolaires des franco-catholiques furent mis à mal dans une province et un territoire après l'autre au nom d'une vision « britannique » du Canada. Ne voyait-il pas se profiler dans les provinces anglaises du Canada le sort qui guettait les minorités franco-américaines qu'il avait aussi défendues ?

Le troisième cheval de bataille de Bourassa est visible dans son passage à l'Assemblée législative du Québec où, entre 1908 et 1912, il combattit la corruption du régime libéral. Héritier de la pensée nationaliste traditionnelle qui valorisait l'occupation du sol par les Canadiens français, il dénonça l'influence indue des exploitants forestiers sur les politiques de colonisation au détriment des agriculteurs. Au bout du compte, l'intégrité d'Henri Bourassa et l'aversion qu'il éprouvait à l'égard des partis l'auront empêché d'accéder aux plus hautes fonctions. Mais l'influence qu'il exerça ne valait-elle pas davantage que le pouvoir qu'il aurait exercé au sein d'un cabinet d'inspiration britannique ?

Dans les derniers chapitres de l'ouvrage, l'auteur cherche à cerner l'essence du personnage. Par exemple, il organise une confrontation avec un autre éditeur de journal, Jules-Paul Tardivel, l'ultramontain aux idées séparatistes. Mais l'intérêt de cette dernière partie réside beaucoup dans la

réflexion qu'elle inspire sur l'articulation entre la pensée politique de Bourassa et sa foi religieuse. Le virage « mystique » de Bourassa dans les années 1920, et son retrait presque complet de la vie politique, a maintes fois été présenté comme une conséquence de sa rencontre avec le Pape Pie XI, qui découragea son nationalisme. Mais comme rien n'est univoque en histoire, Cardinal attire notre attention sur le fait qu'en 1919, Bourassa était devenu veuf, avec la charge de huit enfants de 3 à 12 ans. Mais ne faut-il pas risquer une troisième hypothèse ? Les événements qui avaient nourri ses combats, de la Guerre des Boers jusqu'au Règlement 17, n'ont-ils pas finalement pesé trop lourd ? Son incapacité à faire le deuil du Canada dont il avait rêvé ne l'a-t-il pas acculé à l'impasse, si bien que beaucoup de nationalistes se sont tournés vers Lionel Groulx ?

La grande force de Mario Cardinal réside dans son écriture. Son ouvrage ne se base pas sur de nouvelles sources historiques, mais son récit de la vie de Bourassa met davantage en lumière l'homme derrière les discours. Pour placer l'action dans son contexte historique, il n'a presque pas eu recours aux dates. Lorsque le besoin s'est fait sentir, il a pris le temps de rappeler les antécédents des questions abordées par Bourassa. On y perd peut-être en exactitude, mais pas en compréhension. Tout historien vous dira que les dates sont accessoires. Elles ne sont que des points de repère. Ce qui compte, c'est de bien comprendre l'enchaînement des causes. Toutefois, les limites de l'histoire-science sont dépassées par le recours à la fabrication de conversations fictives, étant donné que le lecteur ne peut plus distinguer ce qui est historiquement vrai. Mais vu la petite communauté d'historiens, et l'essoufflement de l'histoire politique, il est heureux que nous ayons des journalistes pour garder en vie le genre biographique.